

ETC



Vers un nouvel environnement construit?

Pierre Corriveau

Numéro 31, septembre–octobre–novembre 1995

Architecture actuelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35804ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, P. (1995). Vers un nouvel environnement construit? *ETC*, (31), 16–19.

VERS UN NOUVEL ENVIRONNEMENT CONSTRUIT ?



La Plaza Laurier, à Montréal, des architectes Boutros et Pratte. Il est surprenant de constater que le travail esthétisant peut être davantage accepté, valorisé et assumé dans un pareil groupe d'habitations à loyers modiques, que dans la série de condominiums luxueux de Faubourg Québec.

Sans esbrouffe ni tape-à-l'œil mais par l'étude et le raffinement, les concepteurs et promoteurs ont caractérisé les lieux et fourni aux occupants de bonnes raisons d'être fiers de leur logis.

Montréal est dotée d'un parvis. Oh, pas bien grand; juste ce qu'il faut pour rêver. Oh, pas bien vieux, non plus; mais suffisamment pour en contenir toute l'histoire. Au nord, une douane, à peine d'un autre siècle. Au sud, un fleuve sans âge. À l'est et à l'ouest, des bâtisses marchandes et institutionnelles, à la patine presque pittoresque. Mais sous nos pieds, un dallage de pierre strié de failles de verre. Et là, au coin, est-ce une église ? À tout le moins, cet édifice crée le parvis et en justifie le dallage hirsute. C'est sa tour unique qui appelle à la réunion en son sein. Notre-Dame de Paris en Montréal, aux gargouilles et chimères remplacées par des bras d'acier, froids et tranchants, mais presque aussi sublimes dans leur

appel à la lumière. Belle construction qui n'attend qu'un Quasimodo pour y grimper et lui donner une âme.

Côté résidentiel, l'âme est inhérente au produit. La cause est noble, c'est entendu. Cette seconde peau protège l'homme des vexations de la nature. Véritable forteresse d'où il se retire et à laquelle il revient à volonté, elle abritera ses enfants et sera pour eux le symbole matériel de sa présence permanente. C'est une enveloppe signifiante et l'architecte, pour peu qu'il ait du talent, a toute matière à inspiration. D'où de belles réalisations dont l'une des plus récentes sera à porter au crédit de Boutros et Pratte, les concepteurs d'une très intéressante série d'unités d'habitations regroupées autour du coin des rues Laurier et



PHOTO : MICHEL BRUNELLE

Le Musée de la Pointe-à-Callière (Montréal), de l'architecte Dan Hanganu, est un exemple rare d'éloquence construite. On retrouvera dans l'édifice les volumétries de l'édifice bancaire qu'il remplace, comme celle des silos à grains voisins, aujourd'hui démolis. Cette évocation se fait fort heureusement à mille lieux du pastiche, l'architecte ayant son vocabulaire propre. Par sa très grande qualité, le bâtiment à lui seul pourrait être le prétexte au musée ou du moins, participe à le justifier.

Henri-Julien : la Plaza Laurier, réalisée dans le cadre d'un programme de logement social pour le compte de l'Office municipal d'habitation de Montréal. Quoique d'échelles fort différentes, les volumétries de chaque unité se répondent et créent un ensemble cohérent. Le travail sur la peau, manifeste et singulier, participe à la grande qualité de l'ensemble. Les entrées sont affirmées avec cette élégance qui s'éloigne du pompeux. Chacun y trouve son adresse et le concepteur aura su démontrer la sienne.

Le secteur commercial souffre d'une ambiguïté quant à son sens. L'échange est à la base de l'urbanité, c'est le moment sacré où l'individu tire rémunération de son travail. Cet état d'esprit a donné naissance à des lieux grandioses. On pensera aux halles de Baltard à Paris, bêtement démolies et remplacées par le Forum des Halles, ce trou où l'on enfouit le négoce. L'opulence des dernières décennies a facilité la plupart du temps l'acquisition de biens de consommation, faisant oublier l'effort sous-jacent à la création de l'objet acquis. L'âme est pervertie. Le négoce se fait frivole et les lieux qui l'abritent y puisent leur sens. Ainsi, à Montréal, les Cours Mont-Royal, la Place Montréal-Trust et autres centres d'achat (bel anglicisme qui traduit bien le sens unique de l'action) s'évertuent à s'ouvrir les entrailles et se gonflent le cœur pour en cacher le vide.

Il n'est point de généralité qui ne se contredise. D'aucuns penseront avec quelque raison à la récente Caisse

Populaire de Drummondville, de l'architecte Louis-Paul Lemieux. Construit à la suite d'un de ces très rares concours d'architecture qui ait porté fruit, en un lieu qui avait grand besoin d'une solution forte, cet édifice a su extraire de l'institution à abriter suffisamment de convictions sociales pour se donner un sens. Érigé au milieu de baraques commerciales et de pompes à essence, il a su créer un centre urbain au milieu d'une sub-urbanité, un lieu d'échange commercial autant que social. L'intention est ici fort bien servie par l'architecture, quoiqu'avec une certaine lourdeur et beaucoup d'ostentation. D'autres citeront le 1250, boulevard René-Lévesque (Tour IBM), à Montréal, qui démontre un sens civique évident. Le jardin d'hiver et surtout la place extérieure sont des dons à la ville qui accueille l'édifice. Il y a donc un échange d'exprimé. La recherche volumétrique comme le travail esthétisant de l'enveloppe confèrent à cet édifice le premier rang que nous voudrions lui accorder au détriment de son voisin, le 1001 de-La-Gauchetière.

Il est étonnant de constater que le secteur industriel ne s'attire pas plus de sympathie. Tout y est pourtant vrai : on travaille, on transforme, on exécute. La fonction est l'adage. De ce crédo sont nées ces cathédrales industrielles que furent les papeteries et les silos à grains. Mais on a compris aujourd'hui que toute transformation engendre un déchet, de quelque nature qu'il soit. Et dans un déni du déchet, on

a choisi de cacher le mécanisme. D'où ces gigantesques bungalows de tôle qui recouvrent indifféremment alumineries et biscuiteries. La fonction ne transpirant d'aucune pore, il n'y a plus de transformation et donc, plus de déchet. Sauf la tôle que l'on voit. Il est d'ailleurs malin de constater que la plupart des exemple récents d'architecture industrielle de qualité au Québec soient des usines de pompage ou de traitement des eaux usées, d'élimination du déchet. Ici donc, pas de complexe et une capacité de créer.

Dans le domaine institutionnel, en excluant ce qui s'affiche comme étant du domaine culturel (musée, théâtre, etc.), on gardera l'école, l'hôpital et le palais de justice, et faute d'observer de nombreuses manifestations de génie, on jettera un coup d'œil du coté des hôtels de ville et garderies. Bigre, c'est le calme plat. Il y a bien sûr de rares exceptions, attribuables à la force de caractère de certains créateurs que nous saluerons plus loin. Mais il y a un malaise évident dans une société qui ne réussit pas à commander plus de choses de qualité dans ce qui devrait être l'expression de sa propre personnalité. L'architecture est le reflet de la commande. L'architecte n'est fondamentalement que le traducteur, bon ou mauvais, d'un texte écrit par le promoteur (ici, l'institution). Aussi, si les tenants du pouvoir social que sont les élus et leurs officiants ne proposent pas un discours social catalyseur qui fasse image et donne une âme à l'institution (pensons aux multiples errances politiques dans le secteur hospitalier dont on oublie la raison d'être tant on se préoccupe des moyens), alors l'architecte, comme l'artiste, doit forcer le sens et puiser dans le programme ce qu'il faut pour personnaliser les lieux à construire. C'est ce qui demande le plus d'intelligence entre les intervenants et ce qui exige le plus du créateur. Aussi jugera-t-on des grandes qualités d'un architecte par sa prestation dans ce domaine. Dan Hanganu et ses acolytes emportent la palme. Nous voyons aujourd'hui s'élever, rue Sanguinet, le Pavillon de design de l'UQAM. Pour notre plus grande délectation, chaque nouvelle fenêtre ajoute à la conviction d'intelligence du bâtiment, à la justesse de son équilibre, à la passion contenue de l'ensemble. Il y a ici une notion du désir qu'un bâtiment peut susciter par la simple sensualité de sa peau, lorsqu'elle s'affiche comme telle. Ce bâtiment qui naît n'attend que d'être rempli de ses étudiants. Et ceux-ci remercieront certes leur institution de s'être enfin (enfin !) laissée séduire par l'architecture.

Et le culturel ? Il n'y a qu'à feuilleter la liste des prix d'excellence en architecture des dernières années pour constater que l'on y inscrit presque exclusivement des projets issus du domaine culturel. Le Québec n'a politiquement de sens que par sa culture. Ici, donc, l'architecte peut

s'exprimer sans censure et produire une architecture lyrique ! S'il est pertinent de questionner la disproportion établie dernièrement entre les budgets de construction et l'aide pure aux artistes, discussion que nous réserverons à d'autres tribunes, il demeure que cet afflux de commandes aura réellement stimulé la création architecturale et aura donné au pays ses plus intéressants édifices. Il est vrai que l'architecte prêche ici chez les convertis. Point n'est besoin de sensibiliser le milieu culturel au pouvoir du beau. Des ratées comme le théâtre La Licorne sur Papineau, à Montréal, sont d'autant impardonnables. Nous porterons plutôt nos regards vers les théâtres des architectes Saucier et Perrotte, qui ont eu le flot d'éloges qu'ils méritaient et nous ferons un arrêt à la Biosphère d'Éric Gauthier qui, tout modeste soit-elle, peut encore en recevoir quelques uns.

La géosphère de Buckminster Fuller a toujours eu fonction de symbole au cœur des Montréalais. La géode, c'est l'Expo 67, c'est la reconnaissance du peuple québécois par les autres nations; c'est l'Amérique et la force de notre jeunesse; c'est aussi une construction d'une pureté éblouissante, expression parfaite de cette notion de seconde peau dont je parlais au début. Qui aura eu la chance de squatter ce lieu après son incendie, d'être seul sur une de ses plateformes dénudées se sera vraiment senti gigantesque, son ego se voyant projeté aux dimensions de la paroi géodésique. Lieu magique, donc, chargé de mémoire collective et quand même autosuffisant; recyclé aujourd'hui en antenne environnementale, rejoignant en quelque sorte les préoccupations sincères de l'architecte Fuller; recyclé sans trop qu'il n'y paraisse, en fait, tant cette conversion est faite simplement, avec finesse et intelligence. La géode de Fuller imprime sa dentelle d'ombres sur les plateformes de Westminster Five (les architectes concepteurs de l'intérieur du pavillon américain de 67) sur lesquelles se glissent parfois les interventions de Gauthier, jouant de transparence et de légèreté. Tout est magistralement intégré, tout pourrait faire sens. S'il y en avait un.

Car le prétexte de l'antenne environnementale se fait bien tenu après une visite. On constatera rapidement le vide intérieur de cette institution, qui ne parviendra probablement jamais à se justifier pleinement. Analysons froidement le contenu... Deux salles avec quelques moniteurs tactiles distribuant de l'information de niveau élémentaire. Une salle d'expositions temporaires, actuellement occupée par une intervention hideuse. Une salle « multi-média » sans découverte, où le concept d'animation perd vraiment tout intérêt. Le centre Éco-action et la salle éducative n'auraient eu de sens que si le musée pouvait attirer des foules en tout temps. Le vide du discours aura probablement contribué à la seule lacune architecturale du projet. Le



PHOTO : YVES LEFEBVRE

Pavillon de recherche à l'Institut Armand-Frappier (Laval), des architectes Tétrault, Parent, Languedoc et Dupuis Dubuc et associés. Tenu à la confidentialité de son contenu, ce pavillon se voyait grevé d'une contrainte programmatique désastreuse: l'interdiction de fenêtres. Contournant la contrainte, avec l'appui de l'Institut, on a créé un double voile d'acier perforé dans lequel la lumière joue au rythme des heures et des saisons.

musée ne sachant trop où il va, le visiteur est de même fourvoyé par les circulations intérieures. Le trajet d'une salle à l'autre est aussi confus que le propos. L'architecture aura trop bien traduit le texte du promoteur. Éloge ambigu à l'architecte en ce qu'il aura fait du mieux qu'il pouvait avec ce que l'institution lui aura donné. Éloge toutefois sincère en ce qu'il aura réussi de manière exemplaire à intégrer ce que d'autres créateurs lui auront légué. Est-ce à dire qu'il pourrait y avoir architecture sans cohérence fonctionnelle ? Oui mais pas d'âme. Et c'est ce qui fera toujours défaut à la Biosphère, qui n'a pas le contenu sensible de la géosphère de 67. Esthétique et intelligence sont les deux mamelles physiques de l'architecture. L'âme est ailleurs, dans ce qui nous pousse à créer les lieux. Elle n'appartient pas à l'architecte mais au promoteur.

Mais nous parlions au début d'un parvis et d'un édifice où l'on souhaiterait voir grimper Quasimodo, ce diable appartenant à Notre-Dame de Paris. Revenons à ce lieu que plusieurs auront identifié comme le musée de la Pointe-à-Callière, dans le Vieux Montréal. Revenons à ces bras d'acier s'étirant vers l'horizon pour recueillir un peu plus de lumière et forcer l'ombre sur la façade. Et posons-nous encore la très désagréable question du contenu. Décryptons le lieu pour en trouver le sens. L'archéologie, cette science du passé, demande sur ce site beaucoup de condescendance pour justifier pareil monument. C'est le lieu de naissance de Montréal, il est vrai. La crypte renferme le berceau de notre histoire... c'est un prétexte presque valable. La crypte de Notre-Dame de Paris renferme les grands hommes qui ont marqué leur temps. Ainsi conçu, le monument parle de

l'Homme à l'homme et tourne son regard vers ce qui lui serait supérieur. La crypte de la Pointe-à-Callière tente de se réapproprier ce processus en se basant sur un passé somme toute bien pauvre. Toutes les qualités architecturales du monument actuel pour encenser les fondations de pierre d'une maison d'assurances détruite en 1951, un tronçon d'égout et du sable...

Je crois qu'il est urgent que nous réajustions nos priorités en ce qui a trait à l'environnement construit. Je crois qu'il est urgent que les promoteurs responsables d'œuvres architecturales aussi fortes que la Pointe-à-Callière ou la Biosphère soient mutés à d'autres offices, qu'à l'image des disciples, ils propagent la bonne nouvelle dans des secteurs qui ont plus à dire. Je crois que les années à venir devront voir des hôpitaux qui forcent le sens que ne leur confèrent pas nos gouvernements. Je souhaite que le bâti de nos usines réussisse à rétablir une vision saine des activités de transformation. Je salive pour une école élémentaire qui transcende les valeurs de l'enseignement. Je crois en l'architecture lorsqu'elle est utilisée à bon escient. Amen.

PIERRE CORRIVEAU

Pierre Corriveau est architecte et a collaboré comme concepteur principal à la création de bâtiments tels le Pavillon de Biologie expérimentale de l'Institut Armand-Frappier, à Laval, et tout dernièrement au projet de Parachèvement du Collège Dawson, à Montréal. Il a ouvert depuis peu sa propre agence.